NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE PROFESSEUR

DESORMEAUX;

PAR M. HONORÉ,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOPITAL NECKER, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, etc.

PARIS,
IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON.

1830.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE PROFESSEUR DESORMEAUX.

Marie-Alexandre DESORMEAUX, professeur de la Faculté de Médecine de Paris, membre titulaire de l'Académie royale, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de la Légion-d'honneur, naquit à Paris le 5 mai 1778. Son bisaïeul était chirurgien à Savenay; son aïeul exerçait la médecine à Blois. Son père, qui habitait la capitale, était membre de cette Académie royale de chirurgie si justement fameuse par les services qu'elle a rendus à la science et par le mérite de ceux qui en faisaient partie; il s'était voué exclusivement à l'art des accouchemens qu'il enseigna et qu'il pratiqua pendant plus de vingt ans avec la plus grande distinction; et si la mémoire des succès qu'il obtint dans cette double carrière pouvait être affaiblie, je rappellerais les paroles de M. le professeur Percy, qui, en rendant compte du concours qui venait d'avoir lieu pour la chaire d'accouchemens, « félicitait le jeune triomphateur de s'être montré digne « du nom qu'il portait, et d'avoir reconquis le rang « qu'occupait parmi les accoucheurs et les professeurs « d'accouchemens de la capitale, un père prématuré- « ment enlevé à la science, au public et à sa famille. »

Ce fut sans doute par amour pour son art, par une sorte de reconnaissance pour la profession dans laquelle ses ancêtres et lui-même s'étaient successivement élevés, que M. Desormeaux consacra son fils à la médecine : en même temps il devait naturellement se flatter que sa position personnelle serait pour lui un moyen de lui rendre la carrière plus facile et de l'y faire marcher d'un pas plus rapide et plus sûr.

Dans cette vue, l'éducation de Desormeaux fut commencée de bonne heure ; on le plaça au collège d'Harcourt, et on lui donna un répétiteur particulier, avec injonction de ne l'envoyer dans les classes réglées que quand il serait en état d'y obtenir de bonnes places. Tout en effet, dans l'éducation en commun, dépend de l'opinion que l'enfant prendra de ses moyens; quels qu'ils soient, il faut, pour qu'il en profite, que le premier essai de ses forces lui inspire de la confiance, car si à son début il se trouve placé parmi les plus médiocres, il se croira frappé d'incapacité; il se laissera aller à la plus froide indifférence et ne fera plus aucun effort. Desormeaux lui-même, quoique doué de grandes dispositions, aurait certainement eu beaucoup moins de succès dans ses études, si on n'eût usé à son égard de cette précaution : ainsi, il était né avec une mémoire heureuse, une grande facilité pour le travail, un goût très-vif et égal à son aptitude pour tout ce qui exigeait de l'examen et de la réflexion, mais en même temps il avait un besoin de tout voir et de tout connaître qui aurait infailliblement nui à ses progrès, en portant trop souvent son attention sur des objets étrangers à ses études, s'il n'y eût été ramené par la nécessité, toute puissante sur les écoliers, de se maintenir dans les places qu'il avait eues aux premières compositions. Ce goût le dominait à tel point, qu'il y sacrifiait toutes les récréations et souvent même ce qu'il

pouvait dérober de temps aux devoirs de la classe. Il devint ainsi pour ses camarades l'occasion d'une singulière méprise : ce n'était chez Desormeaux qu'un besoin précoce de varier, d'étendre ses connaissances, et de leur donner ce degré de justesse et de précision auquel en effet les écoliers ne songent guères; ils l'attribuèrent à la légèreté et à la mobilité de son esprit, et pensant que cette manière d'employer son temps indiquait une futilité qui était au-dessous de son âge, ils le surnommèrent *l'Enfant*, surnom qu'ils continuèrent de lui donner, non-seulement tant qu'il fut au collège avec eux, mais encore bien long temps après, non plus, à dire vrai, en y attachant le même sens, mais pour peindre la simplicité de ses goûts et de ses habitudes, la pureté et l'innocence de son caractère, qualités précieuses qu'en effet il conserva toute sa vie.

Avec d'aussi heureuses dispositions et une direction aussi habile, Desormeaux ne pouvait manquer de réussir dans ses études; cependant comme il arrive aux enfans dont l'intelligence est plus développée que la mémoire, et qui ont besoin de comprendre ce qu'on veut qu'ils apprennent, ses succès devinrent de plus en plus brillans; d'abord il n'avait eu de nominations et de prix qu'au collège; arrivé en troisième, il en eut aux concours généraux de l'Université: le grec surtout devint, selon l'expression du collège, sa meilleure Faculté; c'était celle dans laquelle il ne manquait jamais d'avoir des prix.

Desormeaux venait de finir sa seconde quand l'Université fut supprimée; cette mesure désastreuse, qui fut pour tant d'autres un mal irréparable, ne pouvait pas avoir pour lui des conséquences bien graves; elle l'empêchait, il est vrai, de donner à ses études autant d'extension qu'il l'aurait voulu; mais, au point où il en était, il lui était facile d'y remédier : il aurait eu, au besoin, son

ample provision de latin ; il était assez avancé en grec, pour être en état d'en perfectionner l'étude, sans le secours d'un maître; et quant à la philosophie, ce qu'on y pouvait apprendre de physique ne l'aurait pas dispensé d'en recommencer l'étude, de même que la manière dont on y enseignait les différentes parties de la métaphysique, n'aurait pu suffire à la justesse de son esprit et à la rectitude de son jugement. La seule chose que peut-être on eût pu craindre, c'eût été que livré prématurément à lui-même, il ne se laissât aller à la dissipation; mais loin de là, les sciences médicales dont il commença l'étude semblèrent être un aiguillon nouveau qui augmentait encore son amour pour le travail; dédaignant les plaisirs de la société, il passait toutes les heures du jour dans les hôpitaux, à l'amphithéâtre, aux différens cours qui se faisaient à l'École de santé, et le soir il assistait aux leçons de son père sur les accouchemens, ou travaillait dans son cabinet. Desault, Manoury, Giraud d'abord, puis le professeur Boyer, dont il suivit les cours pendant plusieurs années, tels avaient été ses maîtres en anatomie et en chirurgie. Aussi, dès l'année 1795, fut-il en état de se présenter dans cette carrière des concours, où il devait cueillir tant de palmes. Il en fut fait un, à cette époque, pour l'admission aux places d'élèves salariés de l'École; il concourut et fut admis : bientôt après, l'École-Pratique ayant été rétablie, il y fut reçu comme élève de première classe; enfin, quand plus tard des prix annuels furent fondés par le gouvernement en faveur de ces mêmes élèves de l'École-Pratique ; un concours fut ouvert : on lit dans le rapport qui en fut fait à la rentrée solennelle, par le professeur Leclerc, « que ce concours avait pour objet l'anatomie « physiologique, la chimie médicale et pharmaceutique, « les science et art des accouchemens, la médecine « opératoire, et les cliniques externe et interne. » Desor-

meaux concourut, et bien que le nom des élèves qui furent également couronnés ce jour-là, atteste qu'il était de beaucoup le plus jeune et probablement aussi le plus nouveau de ses compétiteurs, il obtint un premier prix.

Au temps dont nous parlons, Desormeaux n'avait pas encore vingt ans; ainsi, à l'âge où la plupart des jeunes gens commencent leurs études médicales, les siennes étaient avancées au point qu'il n'avait plus qu'à les perfectionner par l'observation et la lecture des auteurs originaux : c'eût été assez pour donner une idée du zèle et de la persévérance avec lesquels il s'adonnait au travail, mais il avait fait bien plus. Le malheur des temps n'avait point empêché l'abbé Delisle et le professeur Gail de continuer leurs leçons de grec et de latin au collége de France; il les avait suivies et, de cette manière, il avait réparé le tort que lui avait fait la suppression de l'université; enfin, au milieu de tant d'occupations, il avait encore trouvé le temps de compléter son éducation médicale par l'étude des mathématiques et de la physique. Désormais donc, pour lui, plus de difficultés à vaincre, plus d'épreuves à redouter : pour arriver à tout, il n'avait qu'à continuer d'être ce qu'il avait été jusque-là, et quatre années d'un travail aussi opiniâtre faisaient voir si l'on pouvait compter sur sa constance....... Ainsi pensait sa famille, qui était heureuse et fière de ses succès; ainsi pensaient ses rivaux eux-mêmes, qui avaient applaudi à des triomphes si justement mérités et relevés par tant de modestie; ainsi lui-même, se confiant à la fortune, comme on fait à pareil âge, il espérait un avenir plein de bonheur..., quand un instant, un seul instant rapide comme la pensée, vint détruire toutes ses joies, toutes ses espérances... Le 4 mai 1798, son père mourut subitement...: Le voilà donc arrêté tout d'un coup aux débuts d'une carrière qui devait être si facile et si brillante! Le voilà, à

vingt ans, sans état, sans fortune, avec une nombreuse famille dont il est l'unique appui! Quel affreux changement! quel coup terrible du sort!...

Qu'on ne craigne pas pourtant qu'il se laisse abattre; chez lui, la fermeté de l'âme est aussi précoce que le talent, et bientôt, surmontant la douleur qui l'opprime, il saura trouver en lui-même les moyens de se suffire et de fournir aux besoins de cette famille dont il est à son tour devenu le père.

Son premier soin dut être de chercher les moyens de remplir les engagemens que son père avait contractés envers les élèves, et que la mort l'avait empêché de tenir, en le frappant avant qu'il n'eût terminé le cours pour lequel ils avaient souscrit; une seule voie se présentait, c'était de reprendre le cours et de le terminer; il pouvait sans présomption s'en croire capable, car il l'avait lui-même si long-temps suivi, qu'on eût pu dire qu'il le savait par cœur : mais comment déterminer les élèves à accepter cette espèce d'échange, à l'agréer, lui jeune homme sans expérience, en remplacement de son père, que recommandaient une longue habitude du professorat et une pratique consommée? Il n'osait trop se flatter de réussir, mais à tout hasard il l'essaya. Il assembla donc les élèves, et leur dit que son père lui avait laissé des cahiers qui contenaient son cours entier, et que, comme on y trouvait tous les développemens utiles, il lui semblait que la lecture de ces cahiers, qu'il offrait de leur faire, pourrait suppléer les leçons qui n'avaient point été achevées. Les jeunes gens acceptèrent : cependant ces cahiers n'avaient jamais existé..... Desormeaux avait donc fait un mensonge; mais qui serait tenté de le lui reprocher? C'est peut-être le seul qu'il ait fait de sa vie, et il ne l'a fait que pour honorer la mémoire de son père. Au reste, on vit bientôt qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces, car

lorsqu'à la fin de ce cours il en fit afficher un autre en son nom, les élèves, enchantés de leur jeune professeur, vinrent se faire inscrire en grand nombre. En même temps qu'il s'adonnait ainsi avec fruit à l'enseignement, il avait cherché à se former une clientèle : il y avait réussi au-delà de ses espérances; beaucoup d'autres à sa place n'auraient pas manqué de s'attribuer tout l'honneur du succès; pour lui, toujours modeste, il aimait mieux n'y voir que l'heureux effet du nom de son père, et peut-être aussi de l'intérêt qu'inspirait sa situation. Et nous, à notre tour, plus justes à son égard, nous dirons qu'il nous semble qu'à ces moyens de succès, qui dûrent n'être pas sans influence, il faut ajouter et son mérite personnel, et la décence de ses manières et ses formes réservées, auxquelles le malheur avait imprimé en quelque sorte un caractère de maturité bien propre à inspirer la confiance.

Cependant un nouveau malheur vint le frapper; la conscription fut établie, et elle l'atteignait; et comme elle n'admettait point d'exception, il fut obligé de rejoindre un des régimens de l'armée du Rhin : plusieurs professeurs de l'École, et notamment M. le professeur Boyer, avaient cherché à faire valoir en sa faveur les succès qu'il avait eus dans ses études; ils n'avaient pu rien obtenir : toutefois, arrivé à Strabourg, les recommandations de ses honorables maîtres lui furent plus utiles auprès de MM. Lombard, Lacournère et Percy, chirurgiens en chef de l'armée : il dut à leur bienveillance d'être exempté du service militaire effectif, et attaché à l'hôpital militaire d'instruction en qualité de chirurgien surnuméraire. Là il fut employé dans le service particulier de M. Lacournère, qui bientôt conçut pour lui la plus profonde estime et un attachement qui ne devait plus finir. Ce fut aussi à Strasbourg qu'il trouva le docteur Horeau, attaché comme lui à l'hôpital militaire, mais en vertu d'une com-

mission définitive : ils s'étaient connus à la Charité; cette espèce d'exil, qui leur était commun, les rapprocha, rendit leur liaison tout-à-fait intime, et plus tard, Desormeaux dut à l'amitié de son excellent camarade un bonheur dont peut-être, avec son caractère, il n'aurait jamais joui, celui d'être rendu au monde et à son état.

Si donc il n'eût songé qu'à lui, sa situation lui aurait paru douce; il trouvait à l'hôpital d'amples moyens d'instruction; la maison de M. Lacournère, qui lui avait été ouverte dès les premiers temps de son arrivée, lui offrait toutes les ressources de la société la plus douce et la plus aimable : mais il était inquiet sur le sort de sa famille; il sentait combien il devait lui manquer; sa santé en souffrit, il éprouva des palpitations. Ses chefs, toujours prêts à lui donner de nouveaux témoignages d'intérêt, en prirent occasion de lui accorder un congé de plusieurs mois : il en profita en effet pour venir à Paris; mais comme la guerre continuait et qu'il craignait d'être rappelé, il sollicita une commission de chirurgien de troisième classe : dès qu'il l'eut obtenue, il partit sans attendre l'expiration de son congé. Il fut successivement attaché à l'armée de réserve, où il fut chargé de la direction du service de l'avant-garde, à celle d'Italie, avec laquelle il fit la campagne de Marengo, et à celle des Grisons, qu'il suivit dans tous ses mouvemens, jusqu'au moment de sa dissolution; enfin, à l'époque du traité de Lunéville, en 1802, il obtint son congé définitif et revint à Paris.

Il y avait peu de temps qu'il y était, lorsqu'un concours fut ouvert à l'École pour des places d'aides d'anatomie; son séjour à l'armée ne lui avait fait perdre ni son goût, ni son aptitude pour ces glorieuses luttes; comme de coutume, il se présenta, et comme de coutume aussi il fut nommé le premier. Les appointemens affectés à ces places étaient fort exigus; néanmoins, tels qu'ils étaient,

ils suffisaient à ses besoins, mais au bout de quelques mois ils furent réduits de moitié; alors il n'eut plus assez, et comme il ne possédait rien d'ailleurs, force lui fut de chercher d'autres ressources.

Au milieu des incertitudes où il était plongé, l'idée lui vint de reprendre ses cours et sa pratique, mais il en fut détourné par la crainte que son absence ne lui eût fait du tort dans l'esprit des élèves, et surtout par la perspective des tribulations de tout genre auxquelles allaient l'exposer les commencemens d'une clientelle à former. D'ailleurs, on lui avait offert de se charger de l'éducation de deux jeunes gens, dont les parens habitaient un domaine situé au fond de la Bretagne : ce parti devait lui coûter le sacrifice de sa liberté, mais que lui importait? La régularité de sa vie en faisait pour lui une chose fort indifférente; et quant à ses études, la retraite dans laquelle il vivrait serait une facilité de plus pour les continuer et les étendre. Il accepta donc, et partit de Paris, emportant un choix de bons auteurs qui faisaient l'objet de ses lectures et de ses méditations, pendant que ses élèves faisaient les devoirs qu'il leur avait donnés. Ce fut ainsi qu'il se rendit la médecine ancienne familière, de même qu'il se perfectionna dans la langue grecque, au point qu'un de ses bons amis de collège, simple, modeste et savant comme lui, le professeur Burnouf, le regardait comme un de nos bons hellénistes.

Deux ans après, des circonstances indépendantes de la volonté des personnes chez qui il était, comme de la sienne, rendirent ses services inutiles : il revint donc à Paris, sans projet bien arrêté, mais dans la disposition de se charger d'une nouvelle éducation, s'il en trouvait une qui ne l'éloignât que peu ou point de la capitale. Son heureuse étoile le ramenait encore à l'époque d'un concours, et cette fois, l'importance du prix réservé au vain-

queur, ajoutait beaucoup aux avantages du triomphe; il devait obtenir son admission gratuite au doctorat : cette création généreuse, due à la philantropie du professeur Cabanis, allait recevoir son accomplissement pour la première fois. Parvenu à l'une des plus hautes dignités de l'état, le médecin philosophe avait abandonné à l'école la totalité de son traitement fixe, avec la condition qu'un tiers en serait employé chaque année à la réception gratuite d'un jeune docteur, et c'était pour convertir cette œuvre d'une bienveillance éclairée en une honorable récompense, que l'École annonçait ce concours. Desormeaux ne songeait pas alors à se faire recevoir, mais comment aurait-il résisté à un pareil attrait, lui pour qui les concours semblaient un jeu, et qui peut-être n'aurait pas eu de long-temps d'autre moyen d'arriver au doctorat? Il se présenta donc et obtint la récompense promise avec les honneurs du triomphe : il avait un regret cependant; cet heureux évènement ayant été tout-à-fait imprévu, il n'avait rien préparé pour sa thèse; de plus, il avait peu de temps à sa disposition, car il était sur le point de reprendre ses fonctions d'instituteur; obligé donc de l'improviser en quelque sorte, il prit pour sujet *la doctrine de l'accouchement par les pieds*, et la présenta à l'argumentation le 6 floréal an XII (avril 1804) sous la forme et avec le titre de *Précis.* » Ce point de l'art des accouchemens était, comme il le dit lui-même, un des plus connus et des plus perfectionnés : » ce n'est donc pas par des vues neuves que cet écrit pouvait se distinguer, mais il se recommande à un haut degré par la sûreté de la méthode, par la précision des préceptes, et surtout, par le discernement avec lequel l'auteur a établi les règles générales auxquelles il propose de ramener les différens procédés opératoires qui conviennent selon les diverses positions de l'enfant.

Toutefois, le titre de docteur ne donna à Desormeaux, ni plus de goût pour le monde, ni plus d'envie de tenter la fortune; la vie retirée qu'il avait déjà menée avait pour lui plus d'attraits, et il hésita d'autant moins à s'y consacrer de nouveau, que les jeunes gens dont on le priait cette fois de faire l'éducation, demeuraient aux portes de la capitale; là, il reprit ses travaux accoutumés et vécut aussi étranger au monde que s'il eût habité encore le fond de la province. Il y avait en effet cette seule différence, qu'une fois par mois à peu-près, il sortait pour aller voir ses parens et deux ou trois amis intimes, qui à leur tour lui rendaient également quelques visites : ce fut dans le cours de cette éducation qu'il acheva la traduction des aphorismes d'Hippocrate; ses amis qui le savaient, l'avaient maintefois pressé de la livrer au public, il s'y était toujours refusé, disant qu'il l'avait faite uniquement pour lui, par goût pour la langue grecque et pour se familiariser avec le beau langage du père de la médecine, dont il était grand admirateur; raisons évidemment insuffisantes, et qui dans le fait masquaient un trait de caractère qu'il n'aurait pas avoué : les efforts que d'autres font pour montrer leur mérite, il les faisait pour cacher le sien, à tel point que dans tous les instans de sa vie il ne lui est arrivé de laisser voir l'étendue de ses connaissances, que quand une circonstance spéciale lui en a fait un devoir.

Dans le nombre des personnes avec qui Desormeaux avait entretenu des liaisons intimes, était un ancien camarade de Strasbourg, le docteur Horeau, qui, au moment de la formation de la maison médicale de l'empereur, avait été nommé médecin de quartier, et plus tard, chirurgien de Madame Mère. Horeau ne tarda pas à s'apercevoir que le service de ces deux places étant inconciliable, il serait dans la nécessité d'opter; mais avant de le faire, il avait été trouver Corvisart, qui avait beaucoup d'amitié pour

lui, et de qui toutes les nominations de ce genre dépendaient. En lui annonçant qu'il était prêt à se démettre de la place de chirurgien de Madame, il lui avait fait connaître la situation de Desormeaux, l'amitié qui les unissait et le vif désir qu'il avait qu'il fût nommé à sa place. Le célèbre archiâtre n'avait pas eu de peine à promettre: seulement, il avait été convenu que Desormeaux lui adresserait une demande par écrit et qu'il la ferait appuyer par plusieurs professeurs, afin qu'elle pût servir de contrepoids aux sollicitations dont de grands personnages le pressaient en faveur de leurs protégés.

Cette espèce de négociation avait eu lieu à l'insçu de Desormeaux, et c'était pour lui en faire part, que le docteur Horeau venait ce jour là lui faire visite. On pense que Desormeaux accepta avec reconnaissance cette offre d'une amitié si délicate : selon les intentions de l'illustre archiâtre, il fit sa demande, et s'adressa d'abord pour la faire appuyer, à un professeur qui avait été l'ami de son père et en avait reçu plus d'un service, il fut refusé : M. Boyer, au contraire, et plusieurs autres après lui, le reçurent avec l'empressement le plus affectueux, et ajoutèrent à sa demande les recommandations les plus pressantes. Corvisart ne lui montra pas moins d'intérêt; il le présenta, et aussitôt après cette formalité, qui n'était guère que d'étiquette, il l'installa dans ses nouvelles fonctions.

Ainsi, Desormeaux fut arraché à une condition d'autant plus fâcheuse, qu'en se prolongeant elle atténuait incessamment les moyens et peut-être la volonté qu'il aurait eue d'en sortir..... Indifférent à la fortune, sans désirs, presque sans besoins, qui sait s'il ne se serait pas résigné pour toujours à la vie bien modeste, mais calme et paisible qu'il menait depuis plusieurs années : on a vu précédemment qu'il avait mieux aimé s'y replacer que de s'as-

sujettir aux soucis inséparables des commencemens de la clientèle. Etait-ce donc après avoir perdu de vue les personnes qui pouvaient lui être utiles et laissé refroidir l'intérêt que ses succès et ses malheurs avaient inspiré, qu'il aurait renoncé à cette tranquillité de l'esprit qu'il prisait par-dessus tout, et qu'il se serait résolu à de plus grands efforts?.... Aucun de ceux qui l'ont connu, ne le croira; aucun ne doutera que s'il lui fût donné de rentrer dans une carrière où il devait acquérir une si grande illustration, il ne le dût entièrement à l'active sollicitude de son excellent ami, qui ajouta à l'importance du service, une attention délicate à n'en point faire connaître l'auteur.

Pendant les deux premières années, le service de Desormeaux consistait à faire tous les jours ou même assez souvent tous les deux jours, une courte visite: dans le printemps suivant, il fut obligé d'accompagner la princesse à son château de Pont; ce voyage contrariait ses goûts et pouvait nuire à sa clientèle, mais du moins, il en fut en partie dédommagé par les agrémens qu'il y trouva et par l'espèce d'intimité à laquelle il avait été admis. L'année d'après, un changement fut opéré dans le service médical de la maison: le docteur Bacher, médecin ordinaire, était depuis longtemps malade et hors d'état de faire son service, on lui adjoignit le docteur Bouvier, et pour que l'augmentation du personnel n'augmentât point la dépense, on forma le traitement du médecin adjoint du retranchement d'une somme de deux mille francs, qu'on fit subir au médecin ordinaire, et de celui d'une somme de mille francs qu'on imposa au chirurgien.

Ce fut également dans les premiers mois de cette année, que le professeur Beaudelocque mourut; on pensait que sa chaire serait donnée selon l'usage, sur la présentation de l'école. Quelques amis intimes de Desormeaux le pressèrent, dès les premiers instans, de se mettre sur les

rangs ; le jour même du convoi, M. le professeur Duméril, qui faisait partie de la députation de l'école, le voyant entrer dans la salle où le cortège s'était réuni, le prit en particulier, pour lui faire avec instance les mêmes recommandations. Néanmoins, il ne se décida à le faire, après plusieurs jours d'hésitation, que parce que ses amis l'exigèrent expressement de lui, et que l'un d'eux l'accompagna dans ses premières visites. Il n'en avait fait encore qu'un petit nombre, quand M. le professeur Richerand lui annonça que l'université était sur le point de décider que la chaire serait donnée au concours : dès ce moment, il fut impossible d'obtenir qu'il continuât ses démarches, et au contraire, aussitôt que la décision de l'université fut connue et le concours établi, il alla se faire inscrire. Tel, en effet, il fut dans toutes les circonstances de sa vie, répugnant à demander ce qui pouvait avoir le moindre air de faveur, mais plein de confiance dans ses forces toutes les fois qu'il savait qu'il n'aurait besoin que de lui-même.

Le compte que le professeur Percy rendit de ce concours, dans un discours déja cité, peint parfaitement et la difficulté des épreuves, et le talent des compétiteurs et la supériorité inattendue du plus jeune d'entre eux. « Au » signe donné, dit l'éloquent orateur, sept candidats sont » descendus dans l'arêne, où tantôt seuls, par des réponses écrites à des questions tirées au sort et par des leçons » orales sur des sujets échus par la même voie ; tantôt » corps à corps, par des attaques mutuelles et des objections réciproques ; tantôt enfin, par des exercices » pratiques et des manœuvres obligées, ils ont, l'un après » l'autre, pendant près d'un mois, disputé de savoir, » d'habileté et d'adresse, devant un jury imposant et » en présence d'un auditoire nombreux, attentif à l'issue » du combat.

» La solennité et l'appareil de ces doctes jeux, l'importance de la récompense réservée au vainqueur; la réputation diverse des concurrens, l'alternative des succès et des défaites, la persévérance des efforts : tout, dans ce premier essai d'une formalité nouvelle, a inspiré le plus vif intérêt, et fourni pour l'avenir les exemples les plus utiles.

..... » C'est le 20 septembre, après l'accomplissement le plus entier et le plus scrupuleux de tous les articles des statuts et des réglemens, que le jugement a été prononcé et proclamé.

» Tel jadis, dans un tournois fameux, on vit un poursuivant d'armes, jeune et inconnu, se faire modestement ouvrir la barrière, essayer avec prudence sa valeur, et arracher ensuite la victoire aux anciens chevaliers, qui avaient semblé dédaigner sa jeunesse et son inexpérience; tel nous avons vu un concurrent, le moins âgé de tous, et jusque là le plus négligé par la renommée, se mêler, timide et circonspect, parmi des adversaires aguerris par l'usage et par les années; n'être d'abord à leurs yeux qu'un athlète novice cherchant à s'exercer; puis gagner chaque jour sur eux du terrain et finir par leur enlever la palme et les suffrages : c'est ainsi que M. Desormeaux a succédé au plus savant et au plus habile homme qu'ait jamais eu l'art obstétrique ». Et c'est ainsi, ajouterait aujourd'hui le célèbre chirurgien, s'il existait encore, que le plus savant et le plus habile homme qu'ait jamais eu l'art obstétrique, a été remplacé par un homme qui le surpassait en science et l'égalait en habileté.

Ce concours avait eu pour témoins, on pourrait dire pour juges, tous les élèves de l'école et parmi les médecins, la plupart de ceux qui prenaient intérêt aux progrès de la science et de l'enseignement; le jugement

du jury avait été accueilli universellement comme l'expression de l'équité la plus impartiale : cependant l'envie se plut à répandre le bruit que Desormeaux n'avait dû sa nomination qu'à la protection de Madame-Mère. Or, loin qu'elle songeât à le servir, elle lui avait fait écrire du château de Pont où elle était alors, une lettre fort sèche dans laquelle elle lui témoignait sa surprise et son mécontentement de ce qu'il s'était présenté au concours sans prendre son consentement. Quand elle revint de la campagne, le concours était fini, Desormeaux était nommé, ce qui n'empêcha pas qu'elle ne lui fît encore quelques reproches; néanmoins cette mauvaise disposition ne tint pas contre les représentations que lui fit Corvisart, et comprenant enfin que les brillantes épreuves que son chirurgien venait de subir justifiaient la confiance qu'elle lui avait accordée et faisaient honneur à sa maison, elle lui rendit la plénitude de ses bonnes grâces.

Cependant la belle saison approchait, et avec elle le voyage de Pont; Desormeaux allait être obligé de le faire; comment concilier cette absence commandée par sa place, avec les devoirs que sa chaire lui imposait? S'il eût été homme à se laisser tenter, il avait sous les yeux l'exemple de plusieurs de ses collègues qui semblait l'autoriser à se montrer moins scrupuleux; mais quand il s'agissait de l'accomplissement d'un devoir, il n'était aucun intérêt qui pût le faire fléchir. La place lui valait, outre un titre fort honorable, des appointemens qui, bien que réduits d'un quart, étaient encore assez beaux; il en fit le sacrifice. A cette occasion, Madame lui donna les témoignages les plus obligeans de regrets, et pour dernière preuve d'estime elle voulut que ce fût lui-même qui choisît son successeur.

Vers ce temps là le professeur Sue vint à mourir; sa mort laissait vacante la place de trésorier, à laquelle était

attaché le droit de faire partie du conseil d'adminis tion : les collègues de Desormeaux, qui avaient reconnu en lui une probité sévère, un grand esprit d'ordre et une rectitude de vues qui le rendaient singulièrement propre aux affaires, le nommèrent à cette place d'une voix unanime : en même temps ils le choisirent aussi pour remplacer le même professeur dans le jury chargé de l'examen des officiers de santé et des sages-femmes.

C'est ici le lieu de rapporter un événement qui fit beaucoup de bruit quand il arriva, et qui donna la mesure du sang-froid de Desormeaux et de son extrême bonté. Il avait été l'un des examinateurs d'un élève qui avait été ajourné à son cinquième examen. Ce jeune homme croit que Desormeaux en est seul cause, et forme la résolution de se venger. Pour cela il lui fait remettre un billet dans lequel il lui dit, qu'étant auprès d'une femme qui était en travail et dans le plus grand danger, il le prie instamment de venir le plus tôt possible l'aider de ses conseils. Desormeaux ne perd pas une minute; c'était près de sa demeure, il croit arriver en même temps que le messager qui avait apporté la lettre : sur l'indication que lui donna un homme qu'il rencontre dans la cour, il monte au second étage, là trouve un jeune homme qui paraissait l'attendre, et qui, après l'avoir prié d'entrer dans la pièce du fond, ferme la porte à double tour. Dans cette seconde chambre était, non un lit ni une femme en couche, mais une table sur laquelle était une plume, de l'encre, du papier timbré, et un modèle de billet à ordre de la somme de six mille francs. Desormeaux comprend qu'il est tombé dans un infâme guet-à-pens; sans se déconcerter, il répond par des remontrances énergiques à l'injonction qui lui est faite de copier et de souscrire un billet de six mille francs payable à vue : le jeune homme saisit deux pistolets qui étaient sur sa cheminée, près de

laquelle il se tenait, les fait voir à Desormeaux, les arme et lui ordonne d'obéir. Il n'y a pas de réplique à de pareils argumens, dit froidement Desormeaux, je me soumets.

Cependant le modèle qu'il devait suivre contenait des irrégularités; il s'en aperçoit avec une admirable présence d'esprit, copie soigneusement mot pour mot, et quand il a fini remet le billet au jeune homme qui était resté le pistolet au poing et le bras tendu pendant tout le temps qu'il écrivait : celui-ci le parcourt, paraît satisfait, et lui ouvre la porte. Au sortir de la maison, incertain de ce qu'il devait faire; et pourtant ne voulant pas payer les six mille francs, Desormeaux alla consulter M. Leroux; son avis fut qu'il fallait sur-le-champ instruire l'autorité. Ils allèrent ensemble chez le préfet de police : deux heures après le jeune homme était arrêté; une visite avait été faite à son domicile ; on y avait trouvé le modèle du billet écrit de sa main, le billet de Desormeaux, et les pistolets encore chargés à balle : d'ailleurs, il convenait de tout. Cependant, quand il fut question de le mettre en jugement, non-seulement Desormeaux ne voulut point se porter partie civile, mais de plus, il fit lui-même des démarches auprès des juges, qui, touchés de tant de générosité, prononcèrent l'acquittement, après avoir toutefois annullé le billet.

Cependant la Faculté était depuis long-temps menacée dans son existence; un intérêt commun avait réuni contre elle beaucoup de gens en grand crédit, qui espéraient, près des ministres Corbière et Frayssinous, profiter de sa destruction ; leur cri de raliement était les opinions politiques de la plupart des professeurs; la bonne volonté était patente, mais on voulait quelque chose qui ressemblât à une occasion; on s'empara avec ardeur de la scène qui se passa à la rentrée de 1822 ; jusque-là la séance solennelle de rentrée avait été présidée par les Fourcroi, les

Chaptal, les Cuvier, les Royer-Collard ; cette fois elle devait l'être par un ecclésiastique.

Il n'était bruit dès ce temps là dans les écoles que des tentatives que faisait une congrégation odieuse pour envahir toutes les branches de l'enseignement. A l'aspect de celui qu'on leur envoie pour remplacer ces savans illustres, dont ils regardaient la présence comme un ornement dans leurs solennités, les jeunes gens se croient livrés au pouvoir de cette société qu'ils détestaient, ils éclatent en murmures : envain, les professeurs qu'ils aiment le plus font entendre leurs voix ; ils n'écoutent rien, les murmures se prolongent, la séance est levée.

Il faut le dire, il y avait là de la part des élèves un acte d'insubordination répréhensible ; et si le chef de l'Université leur avait infligé une punition quelconque, il eût été dans son droit et dans l'esprit de son autorité : mais le but n'aurait pas été atteint : c'était des chaires qu'on voulait, et non la répression d'un écart qui dût sembler provoqué par un choix qu'on savait être antipathique à toute la jeunesse. Au lieu donc d'une décision universitaire applicable aux élèves, on vit paraître une ordonnance royale, contresignée Corbière, qui supprimait la Faculté de Médecine de Paris. A la vérité cette ordonnance annonçait en même temps sa réorganisation ; mais les opinions libérales de Desormeaux étaient bien connues, et malgré la sagesse de son caractère, ce devait être une grande prévention contre lui ; d'ailleurs il avait pris une part très-active à la rédaction des écrits que la Faculté avait publiés en réponse aux pamphlets qu'on avait lancés contre elle, et de plus il s'était fait un ennemi d'un homme puissant à la cour et au ministère. Le père Élysée, qui, en 1787, avait quitté l'hôpital de la Charité de Paris, où il était frère, pour entrer dans un régiment comme chirurgien, était rentré en France lors de la restauration,

avec le titre de premier chirurgien du roi. Depuis longtemps il cherchait à faire rétablir en sa faveur les droits pécuniers attribués autrefois à cette charge, sur les réceptions : il avait besoin de renseignemens et de notes qu'il avait chargé un de ses agens de prendre sur les registres de la Faculté : au moment où on allait les communiquer, Desormeaux entre dans les bureaux, s'enquiert du messager de quelle part il vient, fait fermer les registres, et déclare qu'ils ne seront ouverts que sur un ordre du ministre. Comment, avec de pareils torts, aurait-il conservé la moindre espérance? Il crut donc sa place perdue sans retour, et bien que les émolumens qu'elle lui produisait composassent la majeure partie de son revenu, la sérénité de son ame n'en fut pas un instant ébranlée : il avait une maison de campagne, il la vendit; il réduisit de même toutes ses autres dépenses, et déployant toute la noble indépendance de son caractère; il ne dit rien, il ne fit rien pour obtenir d'être réélu : il le fut néanmoins, mais sans aucun doute, parce que la supériorité incontestable de son mérite en faisait un homme dont il était impossible de se passer.

Il sentit alors combien il avait eu tort de négliger sa clientèle, et prit la résolution d'y donner tous ses soins : depuis quelques années, il avait été contraint par le mauvais état de sa santé, de renoncer à la pratique des accouchemens; il ne la reprit point, mais il continua, par un juste sentiment de délicatesse, de donner ses soins aux femmes qu'il avait accouchées précédemment; il s'adonna aussi à la pratique de la médecine, et il le fit avec un succès qui était justifié par son habileté. Souvent aussi, dès ce temps-là, il était appelé en consultation pour des cas d'accouchemens difficiles ou de maladies des femmes, tellement qu'il était déjà fort répandu, quand la mort du professeur Chaussier laissa sa place de médecin en

chef de la Maternité vacante : à cette nouvelle, il n'y eut peut-être pas dans la capitale un élève ou un médecin qui ne désignât Desormeaux comme l'homme le plus propre à remplir cette place ; pas un non plus qui n'appréciât les brillans avantages qu'elle ajouterait à sa position ; lui-même le sentait ; il y trouvait de plus l'occasion d'obtenir la seule place de médecin d'hôpital à laquelle il pût prétendre ; mais il fallait faire des visites, solliciter des suffrages, et la résolution pensa lui manquer. Enfin pourtant, vaincu par les instances de sa famille et de quelques bons amis, qui ne se lassaient pas de revenir à la charge, il se décida à commencer ses démarches le samedi, quand la place devait être donnée le mercredi suivant. C'était bien tard ; la plupart des membres du Conseil, croyant qu'il ne se présentait pas, avaient pris des engagemens ; néanmoins il fut nommé, ce qu'il dut surtout au zèle de M. le baron de Labonnardière, administrateur chargé de la Maternité, qui lui donna en cette occasion les témoignages les plus flatteurs d'estime et de confiance, et qui, dans une circonstance plus récente, la séance de distribution des prix à la Maternité, a dit :

« M. Desormeaux n'a fait, pour ainsi dire, que paraître dans notre école, où il s'est montré digne de ses » prédécesseurs. Ici comme dans le monde, il avait mérité l'estime et la vénération par ses lumières et par ses » vertus. Professeur à la Faculté de médecine, jouissant » d'une grande confiance dans la société, où une clientèle nombreuse exigeait de lui beaucoup de temps, il » semblait néanmoins que le service de notre maison était » son unique, ou au moins sa principale occupation. Il » s'en acquittait en homme consciencieux, donnant à la » visite tout le temps et le soin nécessaire, prolongeant » quelquefois son travail au-delà de la mesure de ses » forces. »

Dès-lors on put dire que Desormeaux n'avait plus rien à désirer : professeur par la voie du concours, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, élu non par ordonnance, mais par le libre suffrage de ses pairs; revêtu de la décoration de la Légion-d'Honneur, qui lui avait été accordée par M. de Vatisménil, aux sollicitations jusqu'alors inefficaces du doyen de la Faculté, M. Landré-Beauvais, médecin en chef d'un hôpital, qui l'attachait plus expressément encore à l'importante spécialité à laquelle il s'était voué depuis long-temps : honoré, respecté de tous les élèves qui le considéraient comme un des plus beaux ornemens de l'École; estimé, aimé de tous ses confrères, qui s'empressaient de solliciter l'appui de ses lumières dans les cas les plus graves et les plus difficiles; enfin, uni à une femme qui méritait toute sa tendresse, père d'une famille nombreuse qui faisait son bonheur et son espérance; jouissant ainsi de tout ce qui peut embellir le présent et promettre un avenir plus prospère encore, dans le plus bel âge pour un médecin, avec les dehors d'une santé robuste, qui n'eût en effet envié son sort ? Qui n'eût pensé qu'il allait être comme un long exemple de toutes les prospérités auxquelles peuvent conduire le mérite sans intrigue, l'indépendance du caractère sans fierté, la pureté des mœurs sans ostentation ? Vaine espérance ! Le 28 avril, Desormeaux semblait à peine indisposé, et vingt-quatre heures après, il n'existait plus.... « Il était sorti le « matin, a dit M. le docteur Double dans un discours « qu'il devait prononcer sur sa tombe, pour aller faire sa « visite à la Maternité. Nous l'avions tous vu la veille. Sa « femme et ses enfans, qui venaient de lui donner le bon-« jour matinal, dans toute la joie du plus heureux ré-« veil, devaient l'attendre au milieu de leurs occupations « habituelles, pour partager avec lui le premier repas de « la journée : terrible surprise ! cruel désastre ! douleur

« éternelle! Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ, et Desormeaux n'existait plus. Les « enfans éplorés et la mère en délire n'ont embrassé « qu'un cadavre. Quelle fut la cause de cette mort inattendue? Est-ce une apoplexie? Mais elle ne détruit pas la vie avec une aussi effrayante rapidité. Est-ce une angine de poitrine, dont en effet il avait éprouvé quelques symptômes, ou bien la rupture du cœur ou de quelque gros vaisseau de la poitrine? L'anatomie pathologique aurait pu seule l'apprendre, et l'ouverture n'a point eu lieu.

En peu d'instans, la nouvelle de cette mort fut connue à l'École, dans les hôpitaux et dans la ville; partout la consternation fut générale : ce n'était pas seulement l'homme savant qu'on pleurait, c'était l homme juste, l'homme irréprochable, l'homme d'un caractère noble et généreux : on put voir alors tout ce que Desormeaux avait inspiré d'estime, d'attachement, de vénération aux élèves : chacun d'eux rappelait et sa science profonde, qui le plaçait au premier rang parmi ses collègues, et son inflexible équité, qui faisait de son nom, dans les concours, une sûre garantie d'impartialité; et son dévoûment sans borne aux intérêts de l'enseignement et de la Faculté, auxquels il aurait sacrifié ses plus chères affections. Aussi, quand il ne resta plus qu'à honorer ses cendres inanimées, on les vit en nombre immense suivre d'abord le char funéraire, et bientôt s'emparer du cerceuil, le charger sur leurs épaules, et le déposer avec le silence de la douleur dans cette tombe qu'ils arrosaient de leurs larmes. Des députations de la Faculté et de l'Académie, auxquelles beaucoup de professeurs et d'académiciens s'étaient réunis spontanément; la plupart des médecins des hôpitaux, un grand nombre de praticiens de la ville, des savans, des amis, s'étaient joints au cortége, et jamais peut-être cette triste solennité n'avait offert l'image d'une

douleur aussi profonde et aussi universelle. M. Orfila d'abord, au nom de la Faculté, puis le docteur Moreau, député de l'Académie, retracèrent, dans des discours pleins de tristesse et de vérité, les éminens services que Desormeaux avait rendus à la science dans sa double carrière de professeur et d'académicien : après eux, son ami de l'enfance, celui à qui il avait été donné de le voir dans l'adversité, comme au sein d'un brillant avenir, l'auteur de cette notice essaya, non de peindre la douleur qui le nâvrait, mais d'exciter et d'entretenir dans le cœur de tous ceux qui avaient aimé Desormeaux de tendres sentimens d'intérêt pour la jeune famille que sa mort privait d'un appui si précieux, pour l'épouse infortunée qui restait chargée de devoirs si grands et si difficiles; enfin, les élèves trouvèrent un digne interprète de leurs sentimens dans un de leurs camarades, et M. le docteur Paulin, lié depuis long-temps avec Desormeaux, se chargea d'exprimer les regrets que sa mort faisait éprouver à tous ses confrères.

Desormeaux était d'une taille moyenne; dans les dernières années de sa vie, il avait pris un embonpoint assez considérable : sa figure, qui avait beaucoup d'analogie avec celle qu'on donne à Socrate, avait une expression de réserve et de froideur qu'elle conservait, toutes les fois qu'il se livrait à une occupation, ou seulement à une conversation sérieuse, mais qui disparaissait dans la société intime, pour faire place à un air de bonté qui était presque celui de la bonhomie. Parlant peu, même chez lui, dès qu'il se trouvait en présence de personnes avec qui il n'avait pas d'intimité, c'était au contraire un jaseur imperturbable dans le tête à tête; il avait l'art alors d'enchaîner ses phrases de telle façon, qu'on ne trouvait plus le moyen de lui dire adieu, et ne vous laissait aller que quand lui-même devait sortir.

L'auteur d'une excellente notice publiée dans les *Archives*, le docteur Raige, qui a parlé de Desormeaux en homme digne d'apprécier son mérite et ses vertus, a dit de lui qu'il ne fut pas un professeur brillant : tout en admettant cette assertion, on pourrait dire avec autant de raison que, quand la nature lui aurait donné les moyens de l'être, la trempe de son esprit lui en aurait ôté le désir. Ce qui donne de l'éclat à des leçons, c'est l'inspiration, ce sont ces pensées soudaines qui, nées d'une imagination vive, portent la chaleur dans l'esprit du professeur, donnent à son expression plus de feu, à son débit plus de mouvement, et soutiennent ainsi l'attention des auditeurs : mais Desormeaux ne voulait rien devoir à son imagination; rien ne serait sorti de sa bouche qui n'eût été soumis auparavant au travail de la réflexion. De là, il est vrai, de la froideur, une certaine monotonie dans ses leçons; mais de là aussi une solidité de doctrine, une supériorité de raison qui pouvait ne pas séduire les jeunes gens, mais qui les instruisait en même temps qu'elle fortifiait leur jugement.

Lorsque l'Académie Royale de médecine fut instituée, Desormeaux ne fut pas compris dans l'ordonnance qui nommait une partie des membres, ce qui lui valut l'honneur, qui le flattait bien plus, d'être nommé par ses pairs; il fut attaché à la section de médecine en qualité de membre titulaire, et développa dans sa carrière académique des qualités que M. le D.r Double a peintes avec autant de chaleur que de vérité. « Membre zélé autant qu'assidu de » notre Académie, a dit notre éloquent confrère, il en a » été un des présidens les plus distingués et l'un des prin- » cipaux ornemens. Vous n'avez pas oublié avec quel em- » pressement et quelle conscience il se mêlait à toutes nos » discussions, soit scientifiques, soit administratives. Sa » présence, nous l'avons souvent dit, imprimait à nos tra-

» vaux un caractère particulier. Placé souvent par la
» trempe de son esprit et par le genre de son talent sur la
» ligne de toutes les oppositions, ses attaques doublaient
» nos moyens; il avait le don de nous forcer à creuser
» davantage nos pensées, à peser plus rigoureusement
» nos opinions et à méditer plus long-temps nos juge-
» mens. »

Avant que Désormeaux ne fut nommé médecin en chef de la Maternité, il n'était personne qui ne lui reconnût toutes les qualités qui constituent le praticien habile, cependant la pratique des hôpitaux diffère à tant d'égards de celle de la ville, qu'on pouvait douter qu'il réunît au même dégré celles qui conviennent à l'un comme à l'autre. Si, en effet, dans la ville il se présente des cas graves, ils sont isolés et laissent par cela même au médecin la liberté d'esprit nécessaire pour en peser toutes les circonstances, comme aussi la durée obligée de la visite lui en donne le temps et les moyens; il est souvent en butte, il est vrai, aux questions des personnes qui environnent les malades et qui veulent à toute force, connaître la cause de la maladie et surtout son nom; mais étrangères à l'art comme elles le sont, il n'a pas besoin de donner une grande précision ni à son diagnostic, ni à ses raisonnemens pour les satisfaire ou même pour s'assurer leur suffrage, quel que soit l'évenement : à l'hôpital au contraire, le nombre des malades, la variété des cas, leur gravité, les complications de tout genre qui les accompagnent fréquemment, le peu de temps à donner à la visite, si grand que soit le zèle, sont autant de circonstances qui exigent de la part du médecin de la rapidité et de la netteté dans le coup d'œil, une grande présence d'esprit, un jugement prompt et sûr, d'autant plus qu'il a constamment auprès de lui pour témoins et en même temps pour juges de sa conduite des jeunes gens instruits, habitués à porter dans

l'observation la sévérité de la méthode actuelle et toujours prêts à en appeller au témoignage de l'amphithéâtre des moindres erreurs qui pourraient lui échapper soit dans le diagnostic, soit dans le traitement, c'était donc une véritable épreuve pour Desormeaux! Le temps en a été si court, qu'il n'a pu lui suffir pour terminer les recherches qu'il avait entreprises et qu'avant de publier, il voulait étendre à tous les points de l'histoire des maladies des femmes en couche et à toutes leurs formes, mais on peut juger par la thèse du docteur Danyau sur la métrite gangreneuse et par le mémoire du docteur Tonnellé sur les fièvres puerpérales, ce qu'était le maître qui avait formé en si peu de temps de pareils élèves, et à quelle hauteur de réputation devait arriver le médecin d'hôpital dont l'école avait produit ainsi en moins de deux ans des travaux si substantiels et si utiles à la science.

Doit-on s'étonner que Desormeaux ait peu écrit, et faut-il en faire un reproche à sa mémoire? L'une et l'autre chose seraient peut-être également injustes ; sans doute il est quelques ouvrages qui ont été inspirés par le pur amour de la science, et quand à ce généreux motif se trouve joint le mérite d'une belle exécution, on ne saurait trop en louer les auteurs : mais il faut reconnaître que le plus grand nombre est dicté par le désir de la réputation, ce qui n'est pas, à vrai dire, une raison pour qu'ils vaillent moins; mais ce qui explique assez bien pourquoi certains esprits hésitent tant ou se refusent même à produire. L'amour de la science, chez Desormeaux, était un besoin, un devoir qui lui était imposé par sa conscience, mais non une affaire de sentiment, une passion qui pût l'entraîner et lui faire sacrifier ses autres penchans. Quant au désir de la réputation, de celle au moins qui fait quelque bruit et ressemble à de la célébrité, il lui était absolument étranger. D'ailleurs, au point où en est

la science depuis bien long-temps, tant de choses ont été dites, que pour faire un livre il faut prendre beaucoup aux autres; or, Desormeaux était trop habitué à se suffire en toute espèce de choses, pour se résoudre à donner ainsi, comme venant de son propre fonds, ce qui dans le fait aurait appartenu presqu'en totalité à autrui; aussi, n'a-t-il écrit que quand il y a été contraint ou par une nécessité réelle, ou par une obligation de convenance. Son *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*, et sa thèse *De abortu*, sont, l'un sa thèse inaugurale, et l'autre la dissertation qu'il eut à soutenir pour le concours d'accouchemens. Le discours sur l'Influence de l'esprit de système en médecine, qu'il prononça à la séance solennelle de l'année 1819, lui était commandé, parce qu'il était alors président de la Faculté; et enfin s'il consentit à s'associer aux collaborateurs du Nouveau Dictionnaire de Médecine, ce fut parce que, lié par des rapports journaliers avec la plupart d'entr'eux, il ne crut pas pouvoir se refuser à leurs instances, et surtout parce qu'il pensa que sa qualité de professeur d'accouchemens à la Faculté lui faisait un devoir de coopérer à un ouvrage qui, embrassant toutes les branches de la science, devait offrir aussi le tableau de celle qu'il enseignait.

Si les écrits que Desormeaux a laissés le comportaient, ce serait ici le lieu d'en donner l'analyse : cette manière de louer un auteur est sans contredit la plus sûre, puisqu'en même temps qu'elle le fait connaître, elle fournit au lecteur les moyens de juger par lui-même; mais composés sous l'empire de circonstances qui n'accordaient à l'auteur qu'un temps très-court, ou qui l'obligeaient à se restreindre dans des limites données, ils sont tellement serrés, tellement pleins, qu'il est véritablement impossible de les extraire. Obligés donc de nous borner à en faire connaître le mérite, nous ne saurions mieux faire que

d'emprunter les paroles du docteur Raige, qui, dans son excellente notice, les a appréciés avec autant de talent que d'impartialité : » la dissertation de M. Desormeaux » sur l'avortement, *de ab ortu*, a dit cet honorable con- » frère, annonce un talent si ferme et si complet, qu'il est » difficile de croire que la supériorité qu'elle décèle dans » son auteur, ne se soit pas montrée dans la plupart des » autres épreuves. C'est un traité complet, quoique très- » court, de la matière; méthode, saines doctrines, éru- » dition étendue et choisie, critique judicieuse, langage » simple, élégant et concis; telles sont les qualités qui » distingue ce travail à un haut degré : » ajoutons que selon les règles du concours, ce travail avait été composé, sou- mis à la censure du doyen, et imprimé en douze jours. Plus loin, le même auteur dit, en parlant de la part que Desor- meaux avait prise au nouveau dictionnaire : » Les nombreux » articles qu'il composa et qui comprennent tout ce qui a » trait à l'art des accouchemens, ainsi qu'aux maladies » des femmes et des enfans nouveau-nés, furent certaine- » ment de ceux qui contribuèrent le plus au succès de cet » ouvrage : on y remarque au plus haut degré les qua- » lités qui distinguent ses premières productions. Chaque » matière est exposée avec une méthode, une clarté et » une précision qui ne laissent rien à désirer. Partout, » une saine érudition se mêle aux résultats les plus exacts » d'une observation personnelle étendue, et si la nature » de l'ouvrage dans lequel il écrivait ne lui permet pas de » longs développemens, chacun de ses articles paraît en- » core riche d'une abondance de faits, dont ils sont le » précieux résumé : dans les sujets qui touchent aux théo- » ries générales de la science, on a lieu d'admirer la sagesse » de son esprit, et le parti qu'il a sû tirer de la connais- » sance des anciens auteurs..... Ennemi des systêmes » hypothétiques, il fut aussi éloigné de cette précipitation

» qui adopte sans examen les doctrines en vogue, que de » cette obstination ridicule à soutenir des opinions surannées; le soin qu'il eut toujours de rester dans l'observa» tion des faits, assure à ses écrits une valeur indépen» dante des temps et des opinions. » Il est impossible, comme on voit, de donner une idée plus complète des différens genres de mérite qu'offrent les écrits de Desormeaux; toutefois, pour en apprécier l'importance, il en est qu'il faut considérer dans leur ensemble; de ce nombre sont particulièrement les articles qu'il a fournis au nouveau Dictionnaire; isolés comme ils le sont les uns des autres, on pourrait être tenté de n'y voir qu'une série de mémoires ou même de notes, qui publiés sous l'influence de circonstances spéciales n'auraient guère que le mérite de l'apropos et devraient passer avec l'occasion qui les a fait naître : réunis au contraire, comme ils l'ont toujours été dans la pensée de l'auteur, ils forment un corps de doctrine, qui embrasse en totalité la science des Levret et des Baudelocque, et deviennent un monument qui, joint aux autres titres de Desormeaux, placera son nom à côté de celui de ces accoucheurs célèbres.

Quelque temps avant l'ouverture du concours d'accouchemens, Désormeaux s'était marié : on se rappelle que pendant son séjour à Strasbourg, il avait reçu dans la maison de son chef, M. Lacournère, tous les égards, tous les soins de l'amitié; cette liaison s'était renouvellée; quand tous deux s'étaient retrouvés à Paris; elle devint tout-à-fait intime du moment où Desormeaux fixé enfin dans la capitale par sa place auprès de Madame Mère, put cultiver une amitié que la reconnaissance lui avait rendue bien chère.

Assuré par une longue intimité, de trouver dans la jeune fille qu'il avait vu élever, les qualités qu'il désirait dans sa femme, il épousa la fille unique de M. Lacour-

nère. Une grande différence d'âge aurait pu le faire hésiter, il la connaissait trop bien pour s'arrêter à cette considération, et la suite a prouvé qu'il ne s'était pas trompé.

Aussi, que de bonheur, que de jouissances pour Desormeaux dans son inrérieur ! C'était là qu'il était véritablement lui-même, là qu'il se montrait avec toute la générosité de son cœur, toute la candeur de son âme, toute la naïveté d'un esprit auquel la maturité de l'âge n'avait rien ôté de son égalité ni de son enjouement; c'était là aussi que parfois, au milieu des doux épanchemens de l'amitié, il se complaisait au souvenir des temps difficiles de sa jeunesse, et que dans la plénitude d'un bonheur dont il avait la conscience, il aimait à former pour l'avenir de sa femme et de ses enfans, des projets dignes de la sagesse et de l'élévation de son esprit.

Si sa vie a été trop courte au gré de ceux qui voudraient que le mérite et la vertu fussent immortels, du moins il l'a remplie d'actions généreuses, de travaux importans, qui rendront sa mémoire aussi chère à la science qu'à tous les gens de bien, et ce que le ciel n'accorde qu'à un petit nombre d'êtres privilégiés, il lui a été donné de connaître ici bas toutes les félicités humaines, d'en jouir dans toute la pureté d'une vie exempte de reproches, avec un sentiment que le souvenir de l'adversité rendait peut-être plus vif encore.

FIN.